

—Celui-là, l'homme qui a dit cela, c'est mon père !... L'homme qui a fait cela, est celui dont j'ai le sang infâme dans les veines !

Et la haute et superbe lignée de tous les magistrats de la famille d'Hautefort, en leur robe rouge, avec leur visage intelligent, mais rude, leurs yeux scrutateurs, froids, se dressait devant elle, la menaçant et l'accusant.

—Ce n'est pas ma faute ! Ce n'est pas ma faute !

La *Gazette des Tribunaux* constatait que Bastien avait réussi à passer dans l'Amérique du Sud. On avait perdu ses traces aux environs de Rio de Janeiro. La police brésilienne prétendait qu'il avait été assassiné par des gauchos dans la pampa.

Tels étaient les premiers documents du dossier.

Les autres étaient des pièces constatant la vente de certaines grandes propriétés aux alentours de Rio, l'achat de valeurs françaises pour une somme très importante, le tout fait par les soins d'un banquier du nom de Peterson, habitant Rio.

Puis, toute une série de lettres, avec un testament.

Sur ces lettres, rangées par ordre de dates, Lafistole avait marqué au crayon bleu des indications du genre de celles-ci :

"A lire la première." — "A lire la seconde", etc., etc.

Cela facilitait à la pauvre femme son douloureux travail.

Il y avait là des lettres de Peterson père à Chavarot, notaire à Paris, les lettres de Chavarot, en réponse, celles-ci recopiées, car l'original devait être à la banque brésilienne.

Il y avait également des lettres écrites par Bastien.

Toutes ces lettres étaient remplies de détails ignorés de Clotilde et, quand elle en eut pris connaissance, elle n'eut plus aucun doute sur sa naissance, sur son père, sur la honte et l'ignominie qui pesaient sur elle.

Elle comprit comment elle se retrouvait en France et quel avait été dans sa vie le rôle de Peterson et de Chavarot.

Un jour Peterson, dans son cabinet de la rue Neuve, à Rio, tout près du long massif et interminable palais impérial, avait reçu la visite d'un homme à larges épaules, la figure énergique et dure, âgé d'une trentaine d'années à peu près.

Cet homme s'exprimait assez bien en portugais, mais avec un accent français très prononcé.

—Monsieur, avait-il dit à Peterson, je viens me confier à votre honneur et confier une enfant, toute petite, frêle, jolie et innocente, à votre charité.

—Qui êtes-vous ?

L'homme avait hésité longtemps.

Puis, prenant son parti, baissant les yeux et d'un ton farouche :

—Je suis un misérable que la police a longtemps traqué sans succès. Elle me croit mort, à présent, et ne s'occupe plus de moi.

—Vous êtes Français ?

—Oui.

—Vous avez commis un crime dans votre pays ?...

—Un crime épouvantable et sans excuse.... J'ai assassiné, j'ai volé et j'ai incendié.... Je m'appelle Bastien.... Je suis condamné à mort.

Peterson examinait en silence le misérable.

—Vous vous êtes confié à mon honneur, je ne vous dénoncerai pas. Mais vous avez parlé tout à l'heure d'une enfant et vous avez fait appel à ma charité.... De quoi s'agit-il.

La rude figure du bandit, chose bizarre, venait de s'adoucir ; en même temps je ne sais quelle douleur plissait son large front, violent, entêté, foyer de colère et de passions.

—Monsieur, j'ai fait fortune en quelques années sur l'Amazonie. Je n'ai pas épargné ma vie et j'ai couru bien des dangers. J'ai rencontré une femme de couleur qui m'a aimé, qui m'a suivi dans mes excursions, pendant que je faisais le commerce des chevaux et des bestiaux, d'abord, puis celui des caoutchoucs. Cette femme m'a donné une fille, monsieur Peterson, et elle est morte presque aussitôt.

Ici la voix de Bastien devint sourde, comme suffoquée :

—Monsieur, je n'avais jamais songé à me repentir de mon crime avant d'avoir un enfant. Ma honte m'était légère à porter et je n'y pensais plus. L'enfant m'a bien changé. Je me suis dit qu'elle était innocente de ce que j'avais fait et que pourtant, si on connaissait un jour mon crime, elle en sentirait la lourdeur sur toute sa vie !... Et je me suis mis à l'aimer comme un fou, ce bébé, à l'aimer comme ce n'est pas croyable. Ah ! je suis bien coupable, monsieur, mais je suis aussi bien malheureux....

—Tout se paye, un jour ou l'autre....

—Vous ne me plaignez pas ?

—Vous, non. Votre enfant, oui, de tout mon cœur.

—Tant mieux si vous la plaignez. Vous accepterez peut-être la proposition que je viens vous faire.

—Dites.

—Je ne veux pas, vous le comprenez, que mon enfant porte mon nom. Je lui ai donné celui de Clotilde, mais je veux, et cela vaut mieux pour elle, qu'elle soit dans la vie comme une enfant trouvée. Clotilde sera son seul nom. Je ne veux pas non plus qu'elle vive au-

près de moi. Elle finirait peut-être par tout savoir, car j'ai des remords, monsieur, des hallucinations. Je parle tout haut pendant la nuit. Je veux l'abandonner, comme si je ne l'adorais pas, comme si elle me gênait. Je veux l'abandonner et ne jamais la revoir, jamais, vous entendez, monsieur ? Je lui donnerai, dès aujourd'hui, une assez jolie fortune pour qu'elle soit heureuse, à l'abri du besoin, et pour qu'elle puisse trouver plus tard un mari. Mais je tiens à ce qu'elle ne connaisse pas son père !

Peterson écoutait, partagé entre l'horreur que lui inspirait cet homme et la pitié pour ce père....

—Continuez, dit-il.

—J'ai fini, monsieur, car vous m'avez compris sans doute. Je viens vous amener ma fille et vous remettre tous les titres de la fortune, bien en règle. Vous prendrez soin de cette fortune, j'ai confiance en votre probité bien connue.

—Et l'enfant ?

—L'enfant, monsieur, dit Bastien, avec un effort, vous l'enverrez en France à qui vous voudrez.... C'est là que je veux qu'elle grandisse et qu'elle soit heureuse....

Sa gorge se contracta, et les derniers mots furent prononcés dans un sanglot sans larmes, nerveux, lamentable.

Il y eut un silence. Après un instant :

—Ce que j'ai rêvé là est-il possible ?

—Oui, lorsque j'aurai recueilli sur vous tous les renseignements qui me prouveront que cette enfant est bien à vous....

—Oh ! monsieur, merci, merci....

Et il s'enfuit, sa haute taille courbée, ses larges épaules comme brisées, sans plus de force, ce géant, que l'enfant pour laquelle il venait de supplier, d'implorer la pitié.

Telle était l'histoire lue par Clotilde dans le dossier.

Cette histoire, le vieux Peterson l'avait écrite à Chavarot, qu'il connaissait depuis longtemps.

De nombreuses lettres avaient été changées entre les deux hommes, puis Clotilde avait été amenée en France par Peterson lui-même, et quelque temps après, le notaire la confiait aux Angelot, à Saint-Benoît.

Et Bastien ?

Tous les ans, il venait à Rio de Janeiro, du fond des pampas désertes qu'il habitait en sauvage, et M. Peterson lui remettait les lettres qui lui étaient arrivées de Paris et dans lesquelles Chavarot parlait de sa fille.

Il les lisait, ces lettres, il les apprenait par cœur, les rendait et s'en retournait après avoir pleuré.

Puis il mourut, instituant Peterson son légataire universel ; Peterson fit retour à Clotilde de la fortune du repent, et ce fut ainsi que les années s'écoulèrent ; Peterson mourut à son tour, et son fils garda le secret, de même que Georges Chavarot, après la mort de son père.

Ce secret était entre les mains d'hommes d'honneur. Rien ne devait en transpirer sans quelque fatalité, un hasard impossible à prévoir.

Nous saurons tantôt comment il était connu de Lafistole.

Les lettres étaient longues ; elles étaient nombreuses aussi ; la matinée était très avancée quand Clotilde acheva sa désolante lecture.

Elle referma le dossier dans le secrétaire.

Sa vie à elle, maintenant, était finie.

Elle allait être, désormais, dans une perpétuelle torture.

Ah ! s'il ne s'était agi que d'elle-même ! Certes, sa douleur eût été effroyable aussi ! Du moins, il ne s'y serait pas mêlé la pensée des êtres aimés qu'atteignait son déshonneur !

Ne la voyant pas descendre, plusieurs fois Daniel était venu frapper à la porte doucement. Enfin, elle ouvrit, après un coup d'œil dans la glace qui lui montra qu'elle aurait beau faire pour surmonter son émotion, que rien ne lui rendrait désormais ses yeux limpides de femme heureuse, et la chaude pâleur de ses joues et le calme de son beau front.

C'en était fait d'elle et de sa beauté encore rayonnante.

Il eût fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir des ravages qu'une seule nuit avait pu faire en elle.

Daniel, non seulement n'était pas aveugle, mais il aimait sa femme comme aux premiers jours, lorsqu'il l'avait rencontrée là-bas, en la maisonnette blanche, sur la rive du Rhône.

Il jeta un cri de surprise en la voyant :

—Mon Dieu, Clotilde, es-tu donc malade ? Déjà hier tu n'étais pas bien.... Tu nous a caché que tu souffrais....

Nier, elle n'y pensa plus. Mais on ne la croirait pas.

—Je suis souffrante, c'est vrai.

—Qu'as-tu ?

—Un peu de fièvre.... Oh ! ne t'inquiète pas.

Il lui prit les mains, l'embrassa avec tendresse et souriant :

—Tu ne vas pas être malade au moment de marier ta fille !